

« Coup de sang », « le Jugement dernier », « la Débâcle »

Lorraine Camerlain

Number 18 (1), 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Camerlain, L. (1981). Review of [« Coup de sang », « le Jugement dernier », « la Débâcle »]. *Jeu*, (18), 119–121.

lectures

« coup de sang », « le jugement dernier »,
« la débâcle »



« coup de sang* »

Pièce de Jean Daigle (avec sept illustrations de Charles Lemay), St-Lambert, Editions du Noroît, 1976, 94 p.

Dans *Coup de sang*, l'arrivée d'un homme vient bouleverser la vie de quatre femmes qui vivaient seules entre elles (et contre elles). L'action est simple et pourrait se dérouler n'importe où, c'est-à-dire dans n'importe quel lieu de déséquilibre émotif et sexuel qui pourrait provoquer cette décharge intérieure irrémédiable. Bien entendu, le contexte

* Cette pièce a été créée par le TNM en novembre 1976.

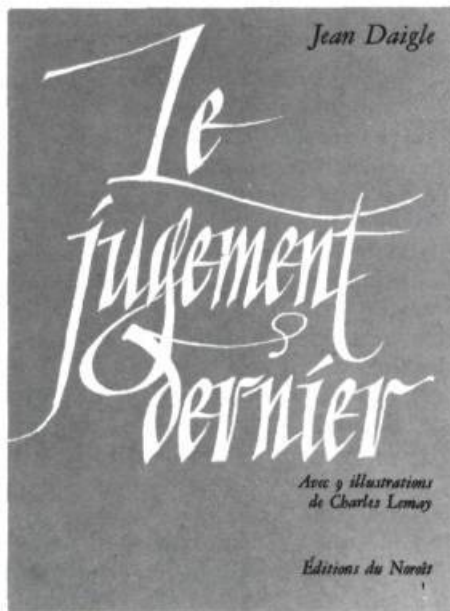
québécois rural du début du siècle aide à l'élaboration des caractères et à leur vraisemblance. La vie rurale sans homme, c'est la mort certaine, à feu lent, la mort de la terre, son dessèchement. Toute l'imagerie traditionnelle est reprise: la femme et la terre ne seront fertiles que par l'homme. La servitude à la religion et à la terre rend plausible d'emblée le cloisonnement de cette maison où s'entassent, se frôlent ou s'entrechoquent quatre spectres féminins auxquels l'homme aura donné un semblant de vie pendant un moment, jusqu'à ce que survienne le fatal coup de sang.

Jean Daigle a « peint », dans une magnifique langue du terroir, une galerie de portraits fort réussis dans l'ensemble. Charles Lemay, qui illustre le texte, accorde toute l'importance aux personnages en les représentant et en les confrontant les uns aux autres en dehors de tout contexte. Et ces illustrations sont, je crois, très près du sens profond du texte.

Le drame, en gros, c'est celui du destin irréversible, interchangeable, celui de la prédestination. Et c'est le même qui sera repris dans *le Jugement dernier*, de façon fort différente cependant.

En 1976 paraît le premier volet de la trilogie de Jean Daigle: *Coup de sang*. C'est le nouveau titre d'une pièce écrite

en 1966-67 et intitulée alors *Au-delà du respire*¹. Même si, depuis 1976, Jean Daigle a publié trois autres pièces, la trilogie alors annoncée est toujours inachevée. Seulement deux pièces de ce triptyque² ont été jouées et publiées: *Coup de sang* et *le Jugement dernier*. Daigle termine actuellement la troisième, *le Linge sale*, qui sera créée par la Compagnie Jean Duceppe dans deux ans.



« **le jugement dernier** ** »

Pièce de Jean Daigle, (avec neuf illustrations de Charles Lemay), St-Lambert, Editions du Noroît, 1979, 89 p.

Alphonse, mal-né, mal-aimé, mal-chanceux, est sur le point de mourir et revit, en pensée, le drame de ce «mal-

vivre». Ici encore, la campagne est le lieu premier de cette vie dramatique, conjointement cette fois à la ville qui selon le motif historique dont s'inspire la pièce (l'exode rural québécois), a fait miroiter le «mieux-vivre» aux yeux d'Alphonse. Cette ville ne lui aura finalement apporté qu'embûches et malheurs supplémentaires. L'histoire est respectée. Et, comme dans *Coup de sang*, le lieu importe moins que le destin.

Un fait nouveau intervient dans l'élaboration de l'espace. Jean Daigle présente les lieux du drame, la ville et la campagne, comme devant s'intégrer à un espace plus vaste qui encadre toute l'action (y compris la pensée d'Alphonse): le cerveau d'Alphonse. Je suis d'accord avec Normand Leroux³ sur le fait que le dispositif scénique et les techniques suggérées par l'auteur (voix off, projections...) pour signifier «scéniquement» les *flash-backs* qui se déroulent dans la pensée du mourant n'arrivent pas à résoudre le manque de théâtralité de la pièce. A la lecture, on oublie, et très vite, cette dimension de l'organisation spatiale et temporelle.

La campagne et la ville suffisent amplement au drame qui, comme c'était le cas dans *Coup de sang*, n'exige aucun lieu précis si ce n'est l'intériorité, le lieu psychologique que des personnages forts suffiraient à suggérer. Ici, la surcharge des artifices et des échafaudages ne fait qu'affaiblir un drame qui, de toute façon, reste trop collé à la réalité historique. La tentative de Jean Daigle de jouer avec le temps et sur le temps échoue. On ne dépasse pas, finalement, l'enchaînement de «tableaux» qui ont entre eux un lien davantage thématique (fortement soutenu par l'histoire) que proprement théâtral.

Une fois de plus, les illustrations de

1. GRUSLIN, Adrien, «Au-delà du respire sur la scène du TNM», *le Devoir*, 13 nov. 1976, p. 25.

2. Le fait que le triptyque réfère habituellement à la peinture et la trilogie au théâtre et à la littérature explique peut-être la préférence de Jean Daigle à utiliser ce mot plutôt que «trilogie» pour parler de son oeuvre à trois volets. Jean Daigle fait figure de protraitiste dramatique. Il n'est qu'à voir par exemple l'attention et l'intérêt qu'il porte à l'illustration (il sait bien choisir ses illustrateurs) de ses textes.

** Cette pièce, écrite entre 1967 et 1979, a été créée le 31 octobre 1979, par la Compagnie Jean Duceppe.

3. *Livres et auteurs québécois 1979*, Québec, P.U.L., 1980, p. 190-192.

Charles Lemay visualisent plus justement le drame que les indications de l'auteur qui semble vouloir ajouter quelque chose à un lieu n'ayant rien de concret (si ce n'est la référence historique de départ, bien sûr).

« la débâcle »

Pièce de Jean Daigle (illustrations de Jacques Barbeau), St-Lambert, Editions du Noroît, 1979, 84 p.

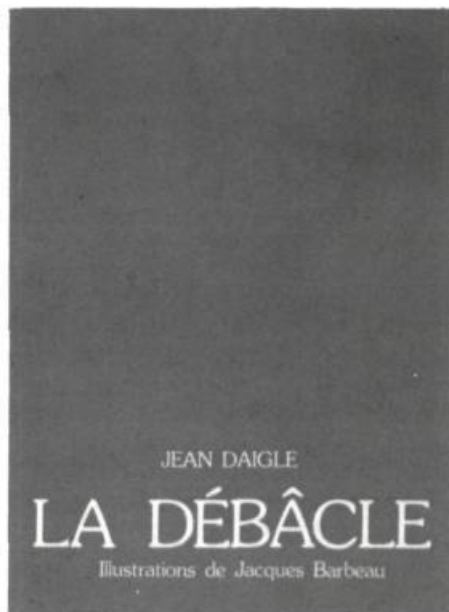
La Débâcle, commandée par le Rideau Vert où elle a été créée le 29 mars 1979, ne fait donc pas partie du triptyque⁴.

L'histoire est classique. Une femme de la ville épouse un cultivateur et vient s'installer à la campagne: qui prend mari prend pays. En plus des inévitables difficultés d'adaptation de cette « créature de la ville » (c'est donc fruste la campagne!), voilà qu'un autre problème se pose. Le fils du cultivateur (jeune et vraisemblablement bien « bâti ») est retenu à la maison à cause d'une jambe cassée. Evidemment, la femme s'entiche de son beau-fils et, comme elle est de moeurs légères (ne vient-elle pas de la ville?), elle tente de l'inciter au péché de la chair. Vainement. Il résiste (le brave!), elle s'obstine (la vilaine!). Arrive le père (ou le mari, c'est selon). Le drame éclate: double version des faits, déchirement profond du père qui, bien sûr, finira par se suicider. Ce dernier est prédestiné au malheur comme tous les personnages de Jean Daigle.

La Débâcle, c'est un mythe québécoisé dans ses lieux, dans son langage, voire dans son idéologie (ville « démoralisante »/saine campagne; femme facile/homme loyal...). Mais il l'est de façon maladroite. Il s'agit davantage d'un mythe (Phèdre, et pourquoi pas?) plaqué sur le Québec des années trente (ou vice versa) que d'une véritable dra-

4. Pas plus que *le Mal à l'âme* récemment créé à la Comédie Nationale et publié également aux Editions du Noroît.

matization d'un mythe universel par l'élément québécois. Les personnages sont peu convaincants. Que dire de cette femme qui, vraisemblablement, tourne à la putain pour les seuls besoins du drame? Suffit-il que l'on vienne de la ville pour porter en soi, gravé à jamais, le péché (i.e. le goût insatiable de baiser)? Le suicide du père n'est pas non plus amené de façon très dramatique. Puisqu'il faut finir, aussi bien le faire



dans le plus grand respect de la tradition (que tout le monde connaît, ou presque...)

Les illustrations de Jacques Barbeau sont belles, naïves, et s'en tiennent à représenter la vie rurale des années trente et ce, en dehors de l'action de la pièce et du mythe dont elle s'inspire. C'est dire combien, ici, la québécoité est plus inspirante que le mythe. Jean Daigle excelle d'ailleurs dans l'art de rendre la réalité québécoise par la langue et le contexte historique. Là-dessus, chapeau bas!

Iorraine camerlain